



Les Grecs pontiques, du Pont au Caucase, à la Grèce et à la diaspora

« iconographie » et frontière mobile

Michel Bruneau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rga/2087>

DOI : [10.4000/rga.2087](https://doi.org/10.4000/rga.2087)

ISSN : 1760-7426

Traduction(s) :

The Pontic Greeks, from Pontus to the Caucasus, Greece and the diaspora - URL : <https://journals.openedition.org/rga/2092> [en]

Éditeur :

Association pour la diffusion de la recherche alpine, UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Référence électronique

Michel Bruneau, « Les Grecs pontiques, du Pont au Caucase, à la Grèce et à la diaspora », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 101-2 | 2013, mis en ligne le 20 décembre 2013, consulté le 08 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rga/2087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rga.2087>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les Grecs pontiques, du Pont au Caucase, à la Grèce et à la diaspora

« iconographie » et frontière mobile

Michel Bruneau

- 1 Les Grecs pontiques, de la mer Noire, sont, dans la longue durée, un peuple des frontières, des empires multiethniques (byzantin, ottoman, russe) aux États-nations (Grèce, Turquie). Ils sont un peuple des montagnes, les Alpes pontiques, en marge, dans une région singulière en Anatolie, gardiens de la frontière orientale de l'empire byzantin au contact des émirats turcomans. L'empire tsariste russe lorsqu'il s'est étendu au Sud, en particulier dans le Caucase, a repoussé des populations musulmanes et attiré des populations chrétiennes pour repeupler ces territoires. L'installation des Grecs pontiques a été encouragée dans des vallées du Caucase au sud de Tbilissi et dans la région steppique de Kars-Ardahan, sur le plateau arménien de l'Anti-Caucase, région annexée par la Russie de 1878 à 1918. Les Grecs du Pont ont été ensuite transplantés en Grèce à la suite de l'Échange des populations, édicté par le traité de Lausanne (1923), ainsi que de l'exode d'un grand nombre de ceux du Caucase implantés dans la région de Kars rétrocédée à la Turquie. Ces réfugiés ont été fortement incités par l'État grec à s'installer aux frontières montagneuses du Nord de la Grèce, en Macédoine et Thrace, en situation de nouveau « akritique »¹, près des frontières. Du Pont au Caucase puis aux montagnes de la Macédoine et de la Thrace, les Grecs du Pont n'ont-ils pas cherché de façon récurrente à s'implanter dans des milieux montagneux frontaliers rappelant celui de leurs origines, les Alpes pontiques ? La participation à trois voyages-pèlerinages (2003, 2006, 2010) que les associations de Grecs pontiques organisent chaque été en Turquie nous ont permis de mieux faire le lien entre villages d'origine en Turquie et lieux d'installation en Grèce, de même que la lecture d'ouvrages écrits par les réfugiés ou leurs descendants sur leurs villages d'origine et ceux de leur installation en Grèce. Les enquêtes ont été menées en 2010-2011 dans le département de Kilikis aux frontières de la Grèce et de la république de Macédoine (villages de Iliolousto, Akritas et Drosato), et dans la région de Kars-Ardahan (Turquie) d'où les habitants de ces villages étaient originaires.

- 2 Les Grecs pontiques se sont très tôt, à la suite de migrations dans la longue durée transformés en une diaspora autour de la mer Noire et dans le Caucase. Ils ont alors recréé des frontières symboliques qu'on peut appréhender à travers le concept d'« iconographie » de Jean Gottmann (Bruneau, 2000). De tous les réfugiés grecs de 1923 les Grecs pontiques sont ceux qui se sont montrés les plus attachés à conserver et à transmettre d'une génération à l'autre leur identité ethnique, en aménageant des lieux de mémoire. Ils ont créé en diaspora au sein de leurs nombreuses associations une « iconographie » particulièrement riche se référant à leurs lieux et territoires d'origine (Pont et Caucase). Ils ont construit sur leurs territoires d'accueil ou d'installation des sanctuaires et des monuments où se déroulent périodiquement des cérémonies commémoratives et des manifestations culturelles (Bruneau, 2008). N'ont-ils donc pas créé des frontières mobiles, non territorialisées, qui les aident à préserver et à reproduire leur identité diasporique en les distinguant des autres Grecs ? Nous entendons par frontière mobile tout ce qui sépare une population donnée, les Grecs pontiques en l'occurrence, des autres populations au sein desquels ils se trouvent. La constitution d'une « iconographie » faite de symboles, de pratiques culturelles et de revendications mémorielles, leur permet partout où ils vont de conserver une identité distincte qui se maintient, est transmise d'une génération à l'autre au sein de réseaux associatifs.

L'itinéraire chrono-spatial des Grecs pontiques : des Alpes pontiques au Caucase, à l'Anti-Caucase, puis aux Balkans

- 3 Les Grecs pontiques vivaient à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e dans un territoire hérité de la fin de la période byzantine qui s'était constitué en une entité distincte entre 1204 (prise de Constantinople par les Croisés) et 1461 (chute de Trébizonde rattachée à l'empire ottoman). Ce territoire appelé par eux *Romania* du même nom que l'empire byzantin était dirigé par une dynastie impériale les Comnènes, directement issue de la dynastie impériale du même nom à Constantinople avant la quatrième croisade.
- 4 Ce territoire était caractérisé en Asie Mineure par la singularité de son milieu, celui d'une imposante chaîne montagneuse, les Alpes pontiques au bord de la mer Noire le long de sa côte méridionale d'orientation E-O. Ces montagnes qui culminent à près de 4000 mètres ont de profondes vallées encaissées parallèles de direction nord-sud, constituant chacune un ensemble étagé de forêts de feuillus, de conifères et d'alpages au-dessus de 2000 mètres. Les nomades Turcs Oghuz n'ont pas pu y pénétrer avec leurs troupeaux aussi facilement qu'en Anatolie, d'où une islamisation et turquisation beaucoup plus lente et incomplète.
- 5 Entre les points de fixation et de rayonnement d'une autorité étatique durable qu'ont été Constantinople et Ikonion du XII^e au XV^e siècles, les frontières séparant ces deux principales structures étatiques et les émirats turkmènes étaient particulièrement mobiles entre états instables (Danishmendid...). Elles étaient fonction de la puissance d'attaque et de résistance de leurs armées.
- 6 La frontière entre l'empire russe des Tsars et l'empire ottoman a fluctué en fonction du rapport de force entre les armées de ces deux empires. Les Pontiques ont toujours

accueilli les troupes russes en libératrices et sont repartis souvent avec elles dans le Caucase pour éviter les représailles des troupes ottomanes, lorsque les troupes russes devaient reculer et se replier chez elles. Le Caucase est ainsi devenu un espace de repli puis d'installation pour les Grecs pontiques, surtout ceux de l'intérieur minier (Chaldia ou région d'Argyroupoli et d'Ardasa) qui connut un déclin économique à partir du début du XIX^e siècle. L'empire russe favorisa alors l'immigration de Grecs dans plusieurs régions du Caucase et du littoral de la mer Noire, de même que celle des Arméniens, populations chrétiennes qui devaient remplacer les populations musulmanes (Circassiens, Abkhazes, Tchétchènes...) qui ne voulant pas se soumettre ont été repoussées vers le territoire ottoman. Une première vague de migrants venant du Pont s'installa dans les vallées montagneuses de Tsalka et Tetri-Tskaro au sud de Tbilissi à la suite de la guerre russo-turque de 1828-29, puis une seconde vague après la guerre de Crimée (1853-1856).

- 7 Cette immigration fut particulièrement organisée lorsque, entre 1878 et 1918, 70 000 Grecs ont fondé 74 villages dans le gouvernorat de Kars-Ardahan dans l'Anti-Caucase. Alphabétisés à 80%, ils ont amené avec eux leurs prêtres et instituteurs. Dans les régions de Kars, Sourangkel, Soganlouk, Olti, Kagisman, les Grecs étaient d'abord agriculteurs, ensuite éleveurs ; dans celles de Ardachan, Kiolas, ils étaient avant tout éleveurs. Les pâturages étaient des terres communales et il y avait transhumance dans les *parcharia* (alpages) en altitude l'été. Le sentiment religieux était très fort. Les villages grecs avaient des écoles abritées souvent dans des bâtiments privés, avec un enseignement religieux et national. L'enseignement était donné en russe avec une heure de grec par semaine.
- 8 À la fin de la Première Guerre mondiale, à la suite de la révolution russe, les Grecs de Kars-Ardahan ont dû s'enfuir devant l'avancée des troupes ottomanes et se réfugier autour de Tbilissi ou dans le Nord du Caucase puis à Batoum où des bateaux envoyés par le gouvernement grec sont venus les chercher en 1920-1921 (Kaztaridis, 1996). Après un long séjour en quarantaine à Kalamaria (à proximité de Thessalonique) jusqu'à la fin 1921, les réfugiés Karsiotés s'installèrent finalement dans le Nord de la Grèce, en Macédoine et Thrace, plus particulièrement dans les nomes de Thessalonique, Pella, Kilkis, Florina, Drama, Imathia, Serres. Ces régions étaient peu densément peuplées et des villages turcs étaient abandonnés par suite de l'Échange des populations du traité de Lausanne (1923). La plus grande partie d'entre eux s'installèrent dans des zones agricoles, relativement peu à Thessalonique. Cette installation se fit préférentiellement de nouveau dans une région montagneuse au Nord de la Grèce, dans une région balkanique aux frontières de la Macédoine yougoslave. Ces Grecs pontiques, qui sont nommés Caucasiens (*Kavkasioi*) par les autres, se sont de nouveau trouvés en situation « akritique » de pionniers, défenseurs des frontières, remplaçant des populations slavophones qui étaient parties en Bulgarie à la fin des guerres balkaniques et au cours de la Première Guerre mondiale.
- 9 Dans les trois villages du département de Kilkis ici considérés, Iliolousto, Akritas, Drosato (Terzenidis, 2009), comme dans celui du département de Florina Neos Kavkasos (Kritharidis, 2006), la très grande majorité des familles de réfugiés sont originaires de villages du gouvernorat frontalier de Kars-Ardahan. Ce sont les villages de Fakrel, Hanach, Kongk, Siaraf, Pelikpas. Les populations grecques pontiques, qui ont fondé et sont restées pendant une quarantaine d'années dans ces villages, étaient, elles-mêmes, originaires de villes ou de villages situés dans la zone frontalière montagneuse du Sud

du territoire pontique, la Chaldia (Sevasteia, Hapes, Argyropoli, Erzigkiang, Kertzani, Santa) et de Tsalka-Tetri-Tskaro dans le Caucase, dont la population elle-même provenait, comme on l'a vu plus haut, de cette même zone montagneuse pontique.

- 10 On se trouve donc en présence de populations originaires de zones frontalières montagneuses du Pont et/ou du Caucase, dont l'État grec a volontairement favorisé l'installation à sa frontière balkanique septentrionale au contact de la Yougoslavie et de la Bulgarie. Il s'agissait bien d'une politique systématique de repeuplement d'une zone frontalière balkanique, en grande partie vidée de ses populations musulmanes ou chrétiennes slavophones (Pelagidis, 1994, p. 136-138)².
- 11 Le même phénomène se reproduisit à plus petite échelle et dans un autre contexte historique, 66 ans plus tard en 1990, lorsque des familles de nouveaux réfugiés grecs pontiques russophones, à la suite de l'effondrement de l'URSS, sont venues s'installer dans ces villages parce qu'elles y avaient éventuellement des parents plus ou moins lointains ou des compatriotes originaires des mêmes régions pontiques. Leur nombre varie selon les villages, mais se situe généralement autour d'une dizaine.
- 12 Après la Seconde Guerre mondiale, au cours des années 1950 et surtout 1960, la population de ces villages de Macédoine a migré massivement vers les grandes agglomérations grecques, Athènes et Thessalonique, et vers l'Europe occidentale (Allemagne, Belgique, Suède) ou l'Australie, le Canada ou les États-Unis. Ce ne sont plus comme précédemment des migrations forcées mais des migrations pour raisons économiques. Aujourd'hui ces villages ont de moins en moins d'exploitations agricoles, de plus en plus de retraités et de résidences secondaires pour les descendants des réfugiés installés maintenant à Athènes, Thessalonique, Kilkis ou à l'étranger.

Des villages de Macédoine à la diaspora grecque de Suède et d'Australie

- 13 On prendra l'exemple des Grecs pontiques de Suède et d'Australie, particulièrement représentatifs de la diaspora pontique d'Europe occidentale et du Nouveau Monde, qui s'est formée après la Seconde Guerre mondiale et qui compte beaucoup de migrants originaires des villages du Nord de la Grèce.
- 14 En Suède, les Grecs qui se répartissent entre Stockholm et ses environs, et dans d'autres villes du Sud (Uppsala, Malmö, Göteborg...), ne sont qu'une vingtaine de milliers appartenant à une quarantaine de communautés, sans compter les diverses associations culturelles. Mais ils sont particulièrement actifs. Plusieurs dizaines d'habitants de Drosato ont émigré en Suède à partir de 1964, à tel point que dans la décennie 1980, ils ont fondé à Stockholm une association des originaires de Drosato et pris des responsabilités dans la communauté grecque de Rinkeby au nord de Stockholm ainsi que dans la fédération des communautés grecques de Suède (Terznidis, 2010, p. 58). Les Grecs pontiques y sont relativement nombreux, regroupés dans l'association *Evxinos Pontos* située aussi à Stockholm³.
- 15 Une autre migration qui se situe entre 1952 et 1970 a amené en Australie, à partir de la Macédoine, la plus grande partie des Pontiques australiens. Environ 55 000 migrants d'origine pontique s'installèrent en très grande majorité dans les grandes villes, capitales des états de la Fédération australienne : 35 000 à Melbourne, 8 500 à Sidney,

6 000 à Adelaïde, 5 500 dans les autres capitales dont 40 à Hobart (Tasmanie), 80 à Perth (Australie occidentale) (Kasapidis, 2007).

- 16 Le pôle principal de cette diaspora pontique est la seconde ville d'Australie, la plus industrielle, Melbourne, avec 35 000 Pontiques sur 200 000 Grecs. Quatre à cinq associations s'y sont créées à partir de la fin des années 1970. Un comité de coordination entre ces associations pour l'organisation des cérémonies de commémoration du génocide (le 19 mai) a été fondé en 1998. Ces cérémonies ont eu un succès de plus en plus grand auprès de la communauté grecque et pontique et ont même obtenu une audience auprès de la société civile australienne en 2006 (Kasapidis M. L., 2007).
- 17 Les Grecs pontiques en Australie, mais aussi en Amérique du Nord ou en Allemagne, continuent de se référer à leur territoire montagneux et à leurs lieux d'origine dans le Pont à travers leurs associations et leurs églises. Ils ne revendiquent pas un territoire comme c'était le cas en 1918-19 (projet de « république du Pont ») mais uniquement la reconnaissance par l'État turc d'un génocide perpétré contre leurs ancêtres (devoir de mémoire). Les échanges culturels et religieux se font à travers le réseau national et transnational de ces institutions associatives et ecclésiastiques. Ils fonctionnent ainsi dans un espace réticulaire transnational reliant les communautés de la diaspora et celles de Grèce. L'efficacité de cette vie associative et de l'affirmation de l'identité ethnique pontique est à mettre en rapport avec la création d'une « iconographie » très cohérente. Pour mieux comprendre à la fois le maintien, la transmission au fil des générations de cette identité, ainsi que la frontière mobile qui délimite ce réseau diasporique transnational de communautés grecques pontiques, on peut faire appel au concept d'iconographie tel que l'avait défini Jean Gottmann.

Le concept d'iconographie selon J. Gottmann

- 18 Pour J. Gottmann (1952, p. 67-68) « le facteur psychologique est essentiel pour la compréhension du compartimentement du monde, les cloisons étant bien plus dans les esprits que dans la nature ». « L'iconographie est la somme des croyances, des symboles, des images, des idées, etc. dont une communauté a hérité et auxquels ses membres sont attachés. Ce lien entre les personnes et les « icônes » constitue le ciment du groupe et conduit à la définition d'un territoire dont les membres des autres communautés, attachés à d'autres iconographies, sont exclus » (1955, II, p. 200). Gottmann voit dans l'iconographie « le nœud gordien de la communauté nationale » (1952, p. 220), dans notre cas de l'identité du peuple grec pontique. Elle assure une relative stabilité politique à cette communauté. Cet « ensemble des symboles, abstraits et concrets, qui résument les croyances et les intérêts communs à une collectivité, constitue le ciment donnant sa cohésion et sa personnalité politique à cette collectivité » (1966, p. 63). Elle est « un môle de résistance au changement », un « ciment solide » liant les membres d'une même communauté. Gottmann parle de « systèmes de résistance au mouvement » qui sont « plus abstraits que matériels et consistent en nombre de symboles » (1952, p. 214). Il s'agit d'« un système de symboles variés dans lesquels la population de la région considérée a foi » (Gottmann, 1966, p. 136). L'iconographie est « un facteur de stabilisation politique » (1952, 221) par opposition à la circulation, « principe de mouvement », qui est un facteur de changement.

- 19 Les symboles constitutifs d'une iconographie touchent à trois domaines essentiels, la religion, le passé politique (la mémoire), l'organisation sociale : « La religion, les grands souvenirs historiques, le drapeau, les tabous sociaux, les intérêts investis et bien établis, font tous partie de ce qu'on appelle l'iconographie » (Gottmann, 1966, p. 136). « Ces trois catégories de symboles constituent une iconographie souvent complexe, mais toujours efficace. Il n'est guère deux peuples qui puissent avoir les mêmes ». Ces symboles sont l'objet d'une véritable foi qui singularise un peuple par rapport à ses voisins qui s'attachent à d'autres symboles : « de tenaces attachements à des symboles parfois fort abstraits, dont l'ensemble forme ce que nous appelons l'iconographie » (1952, p. 157). De part et d'autre d'une frontière qui a une certaine durée on observe des iconographies différentes, « c'est-à-dire des systèmes différents de symboles en lesquels on a foi. Ces symboles sont très divers : drapeaux, croyances religieuses, grands souvenirs historiques, tabous sociaux, techniques usuelles, etc. Ainsi se forment les régionalismes et parfois les noyaux de nations nouvelles » (Gottmann, 1952, p. 137-138), on pourrait dire aussi les minorités ethniques ou ethno-régionales.
- 20 Nous avons fait l'hypothèse que le concept d'iconographie défini par J. Gottmann a été conçu dans une culture directement issue de la civilisation byzantine (Bruneau, 2000). Il est en tout cas conforme à son esprit comme le montre ce texte : « Le plus souvent les communautés humaines se distinguent justement les unes des autres par les différences entre ces réseaux de symboles, ensembles complexes, pour désigner lesquels nous avons proposé ailleurs le terme d'iconographie. Chaque communauté a son iconographie propre en ce sens. Lorsque dans la Russie des tsars un village en conflit avec un autre allait soit en venir aux mains, soit signer un accord, la rencontre se faisait sous l'égide des icônes de ces deux communautés » (Gottmann, 1966, p. 136). Il se réfère au caractère hautement symbolique des icônes byzantines étendu à un domaine plus large : « tout le système de symboles dans lesquels la population de la région considérée a foi ».

L'iconographie grecque pontique

- 21 Les Grecs pontiques réfugiés en Grèce et en diaspora ont multiplié les symboles identitaires et culturels en créant une iconographie très riche. L'icône de la Vierge de Soumela par son histoire légendaire autant exceptionnelle que symbolique est devenue le point focal de l'iconographie pontique et le symbole de leur unité. C'est autour d'elle que les Grecs pontiques en diaspora ont constitué leur iconographie. Héritiers directs des Byzantins, pour eux État, Nation et Orthodoxie sont étroitement liés. Panagia Soumela symbolise tout cela à la fois. Cette iconographie ne peut exister et s'exprimer pleinement qu'enracinée dans un haut lieu, le sanctuaire et le monastère de la Vierge de Soumela qui permet le grand rassemblement annuel qu'est son pèlerinage (Bruneau, 2008). Sa fonction principale est d'assurer la reproduction de l'identité grecque pontique en exil et sa transmission d'une génération à l'autre. D'où la nécessité de le rendre possible partout où se trouve une partie importante de la diaspora : en Macédoine (Kastania), en Amérique (West-Milford, New-Jersey), en Australie (Melbourne)⁴.
- 22 Le développement de la vie associative à orientation identitaire et culturelle qu'on observe chez les Grecs pontiques, en Grèce et à l'étranger surtout à partir des années 1970, a contribué à enrichir leur iconographie d'éléments non religieux, soit culturels

soit politiques ou nationaux. Le personnage du résistant, armé jusqu'aux dents de poignards et de pistolets, dont les photos sont affichées et qui fait l'objet de représentations stylisées dans leurs monuments commémoratifs, est l'élément d'iconographie le plus politique. Celui-ci s'élargit dans la référence faite au « génocide » (1919-1923). Les photographies des massacres et déportations sont de plus en plus présentes dans les associations et même sur les murs des tavernes pontiques. Elles font maintenant partie de l'iconographie. Celle-ci s'est également enrichie de deux autres éléments. L'aigle à une tête tournée vers Constantinople, qui figurait sur les pièces de monnaie de la cité antique de Sinope (IV^e siècle av. J C), est très largement placé en exergue dans la presse et les périodiques pontiques, à commencer par le premier d'entre eux *Archeion Pontou*. Le slogan sur la *Romania*, extrait d'une chanson populaire, figure également en exergue dans beaucoup de publications : « Même si la *Romania* est passée, elle reflurira et portera de nouveaux fruits ». Le terme de *Romania* qui désigne également l'empire byzantin et celui de Trébizonde a, en effet, été repris par les Grecs pontiques, ils se le sont approprié. Des images ou photographies des principales églises de Trébizonde (Agios Eugenios, Agia Sophia) ou du lycée (le *Frontistirio*), dans lequel fut formée la plus grande partie de l'élite grecque pontique, apparaissent souvent sur les murs des salles de réunion des associations ou dans les publications pontiques. Cette iconographie sert à maintenir et à transmettre d'une génération à l'autre l'identité grecque pontique liée à un territoire qui correspond à celui de l'empire byzantin de Trébizonde (1204-1461), repris dans la carte de la « république du Pont » revendiquée à la Conférence de la Paix (1919) à l'issue de la Première Guerre mondiale. L'attachement des Pontiques à leur milieu naturel montagneux d'origine (les Alpes pontiques) est tel qu'il a suscité des manifestations mémorielles dans le territoire d'accueil en Macédoine où, même si les montagnes sont moins hautes, ils tiennent à évoquer la vie dans les alpages du territoire d'origine. Une association des anciens habitants de Matsouka a été fondée à Thessalonique en 1984 en relation étroite avec Kozani où se trouvent un grand nombre de ceux-ci. Elle fait revivre chaque année à la Pentecôte les coutumes de la vie dans les alpages (*parcharia*) avec leurs troupeaux de vaches et de moutons, leurs habitats provisoires et la fameuse *parcharomana* qui présidait à la vie bucolique, fabriquant les produits dérivés du lait des vaches⁵.

Conclusion : des frontières territoriales aux frontières mobiles et invisibles de la diaspora

- 23 Avant de devenir une diaspora mondiale, les Grecs pontiques ont été un peuple des frontières vivant aux marges montagneuses de grands empires multiethniques (l'empire romain, byzantin, les empires ottoman et russe) puis de l'État-nation grec au contact des Balkans. Peuple des frontières dans le double sens du terme (limites entre états et fronts pionniers), les Grecs pontiques ont construit par étapes un espace transnational réticulaire^{2013-12-20T11:03:00}, une diaspora, reliant diverses communautés de réfugiés et de migrants. Leur « iconographie » très riche leur permet de construire un territoire imaginaire se référant à leur territoire d'origine grâce à l'aménagement de lieux de mémoire, qui sont autant de points d'appui pour reproduire et conserver au sein de leur territoire d'accueil leur identité ethnique distincte, mais étroitement liée à l'Hellénisme et à l'État-nation grec. Leur situation « acritique », de gardiens des frontières, aux extrémités de territoires impériaux ou nationaux, n'a pas

cessé de se reproduire, spontanément ou sous la contrainte, tout au long de leur histoire : frontière orientale byzantine, Caucase russe, frontière Nord de la Grèce. Le milieu montagneux de leurs origines les a très tôt contraints à la mobilité, aux migrations à la recherche de revenus complémentaires. Cette circulation migratoire entre Pont, Caucase, Russie, côtes de la mer Noire, les a amenés à la constitution d'une diaspora transnationale. Leur attachement à leur territoire pontique d'origine, et même à leur terroir, passe par la religion chrétienne orthodoxe héritée de leur passé byzantin (églises, monastères, icônes) qui les différenciait de la majorité musulmane ottomane. Cette confrontation dans la longue durée avec une autre religion dominante, l'islam, et avec une autre langue elle aussi dominante, le turc, qu'ils ont parfois adoptée, a sans doute renforcé la vigueur de leur affirmation identitaire.

- 24 De tous les Grecs d'Asie Mineure et de Thrace orientale arrachés à leur « patrie » en 1923, ce sont les Grecs pontiques qui sont les plus attachés à leurs terres perdues et à leur identité liée à une histoire et à un milieu montagneux singuliers. Des lieux et territoires de la mémoire, matériels ou immatériels, sont un substitut du territoire et des lieux d'origine perdus, mais proclamés « inoubliables ». Ils sont les marqueurs d'une identité toujours vivante chez ceux qui n'ont pas connu leur patrie d'origine. Ces lieux et la riche iconographie qui les habille ont reconstitué des frontières invisibles, non territorialisées qui sont invisibles et permettent aux Grecs pontiques de conserver une identité propre au sein de l'Hellénisme. Leur territoire perdu s'est transformé en un territoire de la mémoire aux frontières imaginées ou rêvées (« la république du Pont » renvoyant à l'empire de Trébizonde), lié à une histoire mythique, constamment reproduits dans leurs cérémonies commémoratives et leurs publications abondantes quelles que soient leurs formes (papier ou électroniques).
- 25 Les Grecs pontiques de la première à la quatrième et cinquième générations ont cessé depuis longtemps de revendiquer le territoire d'une « république du Pont » (1918-20) pour se concentrer sur la revendication de la reconnaissance internationale et par l'État turc d'un « génocide » rendant justice à leurs victimes. Ils s'investissent en diaspora dans des activités culturelles et mémorielles perpétuant leur affirmation identitaire. Leurs frontières ne sont plus territoriales mais socioculturelles et identitaires. Elles sont mobiles, se mouvant sur la diaspora et ses lieux de mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

BRUNEAU M., 1995.- « Lieux de mémoire, hauts lieux et diaspora : Sanda et Soumela dans la diaspora grecque pontique », *l'Espace Géographique*, 2, p. 124-134.

BRUNEAU M. (dir.), 1998.- *Les Grecs pontiques, diaspora, identité, territoires*, CNRS-Éditions, Paris.

BRUNEAU M., 2000.- « De l'icône à l'iconographie, réflexions sur l'origine byzantine d'un concept gottmanien », *Annales de Géographie*, 616, p. 563-579.

BRUNEAU M., 2008.- « Des icônes aux églises et aux monastères reconstruits par les Réfugiés grecs d'Asie Mineure sur les lieux de leur exil », *Diasporas, Histoire et Sociétés*, 12, numéro thématique *dieux-valises*, Toulouse Le-Mirail, p. 24-44.

GOTTMANN J., 1952.- *La politique des États et leur géographie*, Armand Colin.

GOTTMANN J., 1955.- *Éléments de géographie politique*, fascicules I et II, Les cours de Droit, Paris.

GOTTMANN J., 1966.- « La politique et le concret », in *Essais sur l'aménagement de l'espace habité*, Mouton, Paris, p. 62-63.

KASAPIDIS M. L., 2007.- *I Argonavtes stous Antipodes tou Notou*, Kyriakidis, Thessalonique.

KAZTARIDIS, IOANNIS F., 1996.- *I « Exodos » ton Ellinon tou Kars tis Armenias*, , Kyriakidis Thessalonique.

KRITHARIDIS, P. P., 2006.- *To chorio m'*, Barbounakis, Thessalonique.

PELAGIDIS E., 1994.- *I apokatastasi ton prosfygon sti Dytiki Makedonia (1923-1930)*, Kyriakidis, Thessalonique.

TERZENIDIS K., 2009.- *Drosato : ton prosfygon i koinotita*, Dimosiografikos Organismos Kilkis, Kilkis.

NOTES

1. On appelait en grec *Akritai*, de *akra* extrémité ou région frontalière, les paysans soldats installés par les Romains puis les Byzantins pour défendre la frontière orientale de l'empire. Un grand nombre de chants populaires célébraient leurs exploits héroïques (Ahrweiler, 1974). Le poème épique *Digenis Akritas*, dont un manuscrit datant du XVI^e ou XVII^e siècle a été retrouvé dans le monastère de Panagia Soumela dans la région de Trébizonde et publié par Satha et Émile Legrand en 1875, se situe dans cette veine.

2. Pendant la Seconde Guerre mondiale et l'occupation allemande jusqu'à la fin de la guerre civile (1941-1949), cette région a été le théâtre de conflits armés répétés.

3. Le 11 mars 2010, les Pontiques de Suède ont obtenu la reconnaissance par le Parlement suédois du génocide grec pontique par les Turcs ottomans et kémalistes (1916-1923) conjointement avec celui des Arméniens et des Assyro-Chaldéens. C'est la première fois que le Parlement d'un État-nation, en dehors de la Grèce, reconnaît ce génocide (*Evxinos Pontos*, avril 2010, p. 24). Cette reconnaissance très importante pour les associations pontiques du monde entier a été le fruit de l'action d'un député d'origine pontique, Nikos Papadopoulos du parti social démocrate, mais aussi de celle de députés suédois appartenant à divers partis de droite et de gauche, qui ont été convaincus par les arguments des associations arméniennes, assyro-chaldéennes et grecques.

4. Les caractéristiques géographiques tout à fait exceptionnelles de ce haut lieu, celui du mont Mela, jouent également un rôle important : le monastère perché sur cette falaise abrupte, entourée par une forêt dense et riche de conifères et de feuillus, sa position dominante avec une vue impressionnante entre ciel et terre. On a cherché dans les sanctuaires de la diaspora à retrouver des sites comparables, en particulier sur le Vermion, choisis pour la beauté de la nature environnante et de la vue également dominante. Cependant il n'a pas été possible de trouver un véritable équivalent, car l'exubérance de la nature sub-tropicale et la profondeur des vallées escarpées des Alpes pontiques n'ont pas d'équivalent en Grèce (Bruneau, 2008).

5. Les trois villages d'Ayios Dimitrios, Tetralopho et Komnion au pied du versant occidental du Vermion ont, en effet, dès 1928 cherché à reconstituer cette vie pastorale sur les parties les plus hautes du Vermion. Aujourd'hui il s'agit d'une fête annuelle (en juin) sur les *parcharia* d'Ayios Dimitrios, à proximité du monastère de Agios Johannis Vazelon, où sont consommés les plats

traditionnels liés à cette vie pastorale et où la musique et les danses de Matsouka revivent pour célébrer en particulier les femmes, les *parcharomanes*, héroïnes de cette société paysanne pratiquant la transhumance.

RÉSUMÉS

Les Grecs pontiques, de la mer Noire, ont vécu depuis la période byzantine dans le milieu montagneux des Alpes pontiques où ils ont pu jusqu'au début du XX^e siècle préserver leur langue et/ou leur religion orthodoxe, aux frontières orientales de l'empire byzantin puis ottoman. Comme beaucoup de peuples montagnards, ils ont développé une grande mobilité, en direction du Caucase et de la Russie. L'Échange des populations de 1923 entre la Turquie et la Grèce les a amenés à s'implanter comme réfugiés aux frontières septentrionales balkaniques de leur nouvelle patrie, puis, après la Seconde Guerre mondiale, à se disperser en une diaspora mondiale. Ils ont alors créé une « iconographie » (au sens de J. Gottmann) très riche, qui leur permet de transmettre leur identité d'une génération à l'autre en aménageant des lieux de mémoire dans leurs territoires d'accueil. La construction d'un espace réticulaire transnational, au sein duquel ils créent de façon récurrente des frontières mobiles et symboliques grâce à cette iconographie et aux lieux de mémoire qu'elle habille, leur permet de reproduire leur identité ethnique, résistant à l'assimilation par les sociétés d'accueil qu'elles soient grecque ou étrangères. La référence constante au territoire et lieux montagnards de leurs origines renvoie aux zones frontalières où elles se situent et à leur iconographie support des frontières mobiles qui en diaspora les distinguent des autres Grecs ou des citoyens de leur pays d'accueil.

INDEX

Mots-clés : frontière, iconographie, lieux de mémoire, mobilité, transnationalisme, territoire

AUTEUR

MICHEL BRUNEAU

CNRS-Université de Bordeaux, Michel.Bruneau@msha.fr